

La conscience fugitive

Al-Risala, 7 mai 1934

Mon ami n'était pas aussi simple d'âme ni aussi épais de cœur dans ses apparences extérieures que cet officier français que je pense que vous avez vu dans l'une des salles de cinéma, complotant avec ses compagnons pour renverser l'ordre en France et rendre le trône au fils de Napoléon. Un jour qu'il se promenait sur l'un des trottoirs de Paris, l'officier rencontra un compagnon de l'armée de l'Empereur. Le temps avait passé depuis leur séparation, et la rencontre tomba agréablement sur les deux hommes; ils parlèrent de l'armée et de l'Empereur, parlèrent d'hier et de demain, et ne répugnèrent pas à médire de leur propre temps et à en dire beaucoup de mal. Puis les deux amis poursuivirent leur chemin, et l'officier était en train de narrer à son compagnon ce que complotaient leurs amis communs, quand la conversation continua de les porter de sujet en sujet jusqu'à ce que l'officier apprît que son ami n'avait pas tenu dans sa fidélité à l'Empereur, mais avait préféré la douceur de la vie et s'était enrôlé dans l'armée du Roi. Là, l'officier fut incapable de reprocher quoi que ce soit à son ami, de lui faire des remontrances, ou de discuter de quoi que ce soit avec lui; il se contenta d'éteindre la lampe pour ne pas voir le visage de cet ami traître. Et l'homme comprit ce que son ami voulait lui signifier, et se retira de lui plein de honte et de regret.

Mon ami n'était pas aussi simple d'âme ni aussi épais de cœur dans ses apparences extérieures que cet officier français. C'était plutôt un homme de sensibilité raffinée—non dans sa vie matérielle, mais tout particulièrement dans sa vie intérieure. Il était d'un esprit très raffiné: il ne se contentait pas de la surface des choses ni ne se satisfaisait de leurs réalités, mais cherchait quelque chose de plus élevé que les surfaces et de plus profond que les réalités, comme si c'eût été le noyau et la quintessence de toute chose. Et lorsqu'il parvenait à cette quintessence et à ce noyau, il ne s'en satisfaisait pas non plus, mais choisissait parmi eux ce qui était le plus pur, le plus élevé, le plus parfaitement adapté à l'esprit distingué, au goût raffiné, à la sensibilité cultivée, à l'âme fière et élevée. Mon ami était aussi d'une perception sensorielle très vive, mais il méprisait profondément les sens: il les plaçait à leur rang naturel, sans les magnifier ni s'y consacrer à l'excès, n'en attendant que ce qu'on attend d'un instrument dont on ne veut que l'accomplissement du travail pour lequel il a été fait. Il ne voulait de ses sens rien de plus que de lui transmettre une image de la vie extérieure; et lorsqu'ils la lui avaient

transmise, il s'y consacrait: il vérifiait et scrutait, épurait et purifiait, réservant pour lui-même la quintessence de tout ce à quoi aboutissaient la vérification, le scrutin, l'épuration et la purification; et de cette quintessence il nourrissait son esprit, son cœur et sa sensibilité. Il y méditait longuement, et en extrayait tout ce qu'il pouvait en extraire de plaisir et de douleur, de leçon et de grandeur, de joie et de chagrin.

Mon ami, en vertu de ce tempérament particulier, était extrêmement compliqué, une source de fatigue pour lui-même et pour tous ses compagnons et amis, et il se demandait souvent ce qu'il voulait, sans trouver de réponse à cette question. Et ses amis lui demandaient ce qu'il voulait, sans trouver davantage de réponse à cette question. Ils l'acceptèrent donc avec tous ses défauts, et acceptèrent toute la difficulté et la complication de sa compagnie. Sa vie et la vie de ses amis avaient été aisée, douce et droite, se déroulant sur une voie sans détour ni sinuosité, comme est la vie de tout le monde en certaines périodes de sécurité, de tranquillité et de calme. Il était content de ses amis et ses amis étaient contents de lui. Et les difficultés et les problèmes de la vie qui se présentaient à lui et à eux ne faisaient que les révéler les uns aux autres, rendant ses amis chers à lui et lui cher à ses amis.

Mais la tranquillité de la vie et sa douceur, la continuité de la sécurité et la régularité des chemins pour ceux qui les empruntent, ne sont pas des choses ordonnées et décrétées pour les hommes ou contre eux, comme s'ils avaient extrait des circonstances et du temps une promesse que ces choses demeurerait. Ce sont plutôt des possibilités: disponibles par moments et refusées d'autres fois. Disponibles, et les gens sont heureux; refusées, et les gens souffrent. Disponibles, et certains demeurent étrangers les uns aux autres, et certains s'aiment, et les gens se rassurent mutuellement; car les circonstances de la vie ne les contraignent pas à s'examiner de trop près ni à se soumettre mutuellement à une épreuve trop sévère. Puis refusées, et les gens apprennent à se connaître; et à peine se connaissent-ils qu'ils se détournent les uns des autres et se font face dos à dos. Le doute prend chez eux la place de la certitude, la méfiance prend la place de la confiance, la dissimulation prend la place de la franchise, la haine prend la place de l'amour; et ils regrettent leur ignorance d'autrefois, et se chagrinent de leur confiance d'antan, et souhaitent que Dieu leur rendit ces jours doux où ils jouissaient des délices de l'ignorance, de la douceur de l'insouciance et du bonheur de la confiance; et les épargnât de ces jours où ils souffrent de la douleur du savoir, de l'amertume du

discernement et de la misère du doute.

Mon ami avait ouvert à son âme toutes ses portes, toutes grandes sur leurs gonds, pour recevoir toute chose de toute chose et de tout être humain; et pour jouir ensuite de ce décantage et de ce raffinage, de cet examen et de cette vérification, et du choix des meilleurs fruits de tout le bon et le mauvais qu'il avait rassemblé. Mais lorsque les jours se firent durs, il ne ferma aucune des portes de son âme; il regarda plutôt, et vit que les âmes se fermaient devant lui l'une après l'autre, et que leurs portes se fermaient devant lui porte après porte. Ce qu'il pouvait rassembler en fait d'impressions diminuait peu à peu, devenait plus rare, jusqu'à n'être plus presque rien. Et ce qui restait de ces quelques âmes qui avaient tenu ferme sous les épreuves, qui avaient résisté aux malheurs et refusé de fléchir sous les événements, avait commencé à être touché, de temps en temps, par une très fine teinte de pudeur, puis d'excès de pudeur, puis de sollicitude inquiète, puis d'excès de sollicitude inquiète. Puis la teinte s'épaissit, couche après couche s'ajoutant à couche, jusqu'à devenir circonspection et méfiance; jusqu'à se transformer en un voile épais et opaque à travers lequel nulle âme ne pouvait atteindre une autre, nul cœur ne pouvait rejoindre un autre, nulle conscience ne pouvait parler à une autre.

Et lorsque mon ami rencontrait ses compagnons, il ne rencontrait d'eux que des visages; lorsqu'il serrait la main de ses compagnons, il ne serrait d'eux que des mains; lorsqu'il parlait à ses compagnons, il n'y avait entre eux que des mouvements de langues dans des bouches, des mots sortant de lèvres, des sons parvenant à des oreilles, puis s'arrêtant devant ces portes fermement closes et ces rideaux soigneusement tirés. Et pourtant lui aussi n'était pas moins assidu que ses compagnons et amis à fermer les portes de sa propre âme et à interposer voiles et rideaux entre lui et eux; car ce qu'il avait vu en eux l'avait blessé tout autant que ce qu'ils avaient vu en lui les avait blessés. Et ainsi cette pudeur qui était en eux avait commencé à se compliquer en lui comme elle se compliquait en eux, jusqu'à devenir sollicitude inquiète, puis doute, puis circonspection et méfiance. Mais la pudeur de mon ami n'était pas la même que celle de ses amis: ils éprouvaient de la pudeur en sa présence, tandis qu'il en éprouvait à cause d'eux; ils s'inquiétaient de lui, tandis qu'il s'inquiétait pour eux; ils se gardaient de lui, tandis qu'il se gardait à leur égard. Mais c'était de la pudeur, de la sollicitude inquiète et de la méfiance tout de même. C'était la fermeture des portes et l'interposition de voiles et de rideaux tout de même. C'était la rupture des

liens et l'altération des rapports tout de même. C'était l'isolement entre des gens qui n'avaient pu se tenir éloignés les uns des autres; la séparation entre des gens qui n'avaient pu jouir de la séparation; la feinte entre des gens qui n'avaient pu supporter la feinte. C'était cette douleur perçante qui naît de la séparation quand les gens sont réunis, de la distance quand les gens sont proches, du désaccord quand les gens sont en lien. C'était le tourment qu'éprouvent les gens quand ils parlent avec leurs langues et non avec leurs cœurs, quand ils entendent avec leurs oreilles et non avec leurs âmes, quand leurs mains se serrent tandis que de vastes distances s'ouvrent entre leurs consciences et leurs intentions—sauf pour ceux d'entre eux qui s'étaient habitués à cette vie et s'en étaient rassurés, et y trouvaient quelque chose de semblable à ce qu'ils avaient trouvé dans cette autre vie de plaisir, de repos et de bonheur; car ils avaient quitté des amis et trouvé d'autres amis à leur place, s'étaient éloignés de leurs proches et s'étaient installés confortablement auprès d'autres proches.

Mon ami se regarda alors, et se trouva devenu l'un des instruments, partant avec le jour et rentrant avec la nuit, rencontrant des gens, leur parlant et les écoutant sans comprendre ce qui émanait de lui ni goûter ce qui lui parvenait d'eux en fait de conversation. Un instrument allant et venant, recevant des empreintes d'autres instruments comme lui et produisant des empreintes sur d'autres instruments comme lui—mais des empreintes superficielles et mécaniques, sans substance ni plaisir, sans trace en leurs manifestations d'une vie forte, raisonnante et pensante; rien qu'un instrument jouant son rôle, ni plus ni moins, travaillant avec d'autres instruments jouant leur rôle, ni plus ni moins.

Mon ami avait encore un reste de force dans l'âme, un surplus de vie dans la conscience, une trace de résolution dans la volonté, et un peu de ce raffinement intellectuel dont il jouissait aux jours où les gens étaient vraiment des gens et où la vie était vraiment la vie. Et ce à quoi étaient venues ses affaires et celles de ses amis—cet état où un homme se renie lui-même et ne croit qu'en autrui—il trouva cela le plus grave des choses, en fut opprimé, et résolut de se retirer de cet environnement où il ne pouvait être qu'un instrument asservi. Et pourtant il s'en retira et ne s'en retira pas: il s'installa chez lui et vécut parmi les siens, ne chercha personne et ne pensa à rencontrer personne; et il s'imaginait que cette retraite lui suffirait, le protégerait et lui rendrait son âme innocente de l'hypocrisie et préservée de la corruption. Mais il ne tarda pas à s'assurer qu'il n'avait rien accompli; car il se retirait des gens mais les gens ne se

retiraient pas de lui; il leur tournait le dos et ils se tournaient vers lui; il restait chez lui et ils le recherchaient; il cessait d'éprouver pour eux sa pudeur à leur égard et sa sollicitude pour eux, et ils lui apportaient leur pudeur en sa présence et leur appréhension de lui, allant à l'excès, croyant soit qu'ils le bernaient sur eux-mêmes, soit qu'ils se bernaient eux-mêmes sur eux-mêmes.

Lorsque mon ami désespéra de tirer quelque bénéfice de cette retraite, et s'assura qu'il n'avait aucun espoir de retrouver son âme pure, son cœur limpide et sa conscience vivante, sinon en quittant tout l'environnement et en émigrant d'une terre à une autre, en délaissant une patrie pour une autre, il garda cela pour lui-même et montra à nous, son cercle d'amis dissimulateurs, la même apparence que d'ordinaire: l'accueil agréable et la convivialité affable quand nous lui rendions visite et nous asseyions près de lui.

Puis un jour je me rendis chez lui pour passer une heure de loisir avec lui—et combien d'heures de loisir il y a dans nos vies, à nous les Égyptiens—et je ne le trouvai pas. Je demandai où il pourrait être, et ne reçus aucune indication. Je demandai quand il pourrait revenir, et ne m'apprit rien. Je repartis chagriné—non parce que je ne l'avais pas trouvé, mais parce que je n'avais pas pu décharger sur lui le poids de l'ennui, de la contrariété et du vide que je portais; parce que je ne lui avais pas témoigné que je lui vouais mon affection et croyais qu'il m'en vouait la sienne. Parce que je ne lui avais pas offert une part de cette feinte que nous nous offrons mutuellement chaque jour, ni reçu de lui une part de cette feinte que nous recevons les uns des autres chaque jour. Je repartis chagriné parce que l'instrument n'avait pas accompli une partie de la mise en scène qu'il aurait dû accomplir.

Je revins trouver mon ami et le cherchai sans le trouver; nos amis communs se mirent à le chercher sans le trouver; chacun d'eux ressentit ce que j'avais ressenti, chacun d'eux se dit à lui-même ce que je m'étais dit, de chagrin et de déception; et quelques-uns d'entre eux disent aux gens ce que je vous dis maintenant, cher lecteur.

Puis les semaines et les mois passèrent, et ce matin je reçus de lui ces lignes qui me poussèrent à écrire cet essai. Je pense que je ne lui répondrai qu'en lui envoyant ce numéro d'Al-Risala, car je connais maintenant son adresse. Il m'écrivit en ces termes:

"Je t'écris, mon ami, d'un pays lointain vers lequel j'ai fui avec mon âme et ma conscience, depuis un pays où les consciences et les âmes se

corrompent; et j'ai préféré y vivre seul avec moi-même plutôt que de vivre parmi vous de la vie des instruments et non de la vie des êtres humains. Je pensais vous avoir quittés sans retour, avoir voyagé loin de vous sans retour; que je m'étais lassé de votre vie d'une lassitude sans bornes, que je l'avais en horreur d'une horreur dont je ne connais pas le fond, et que j'avais perdu la force de supporter même le plus léger de ses fardeaux. Et j'avoue que j'ai trouvé dans cet exil un bonheur véritable et fécond; je m'y suis découvert moi-même et me suis réjoui de cette découverte; je m'y suis rapproché de ma conscience et j'ai joui de cette intimité. Mais je n'avais pas séjourné dans ce pays un mois ou deux avant de sentir que mon propre moi ne me suffisait pas, et avant de me lasser de regarder longuement dans le miroir; et j'ai commencé à penser à mes amis, puis j'ai reculé devant leur souvenir même, et me suis réfugié tantôt vers les livres, tantôt vers les spectacles de cette nature splendide. Je suis encore en paix, mon ami, dans ce refuge où je me suis réfugié et où je me suis retranché. Mais regarde! Me voici qui t'écris; et je ne t'ai écrit que parce que j'ai pensé à toi; et je n'ai pensé à toi que parce que mon âme aspirait à causer avec toi. Cette vie qui était mienne a donc refusé de faire autre chose que de me suivre dans mon exil et de s'imposer à moi dans ce refuge où je me suis réfugié. Tout ce que j'espère est qu'elle ne me surpasse pas en moi-même, ne me chasse pas de mon refuge, et se contente de me rendre visite et de passer me voir de temps en temps. Écris-moi longuement; car il semble que la vie qui s'élève purement au-dessus de toutes les imperfections que nous détestons est quelque chose d'inaccessible. Quant à moi, j'ai essayé la lassitude de la vie en Égypte et la fuite loin d'elle; et je vous garantis, mes amis, que votre compagnon vous reviendra quand l'été sera passé. Et qui sait—peut-être la vie sera-t-elle revenue à quelque mesure de sécurité, de tranquillité et de calme; peut-être les portes s'ouvriront-elles et les voiles et les rideaux seront-ils levés; et nous n'aurons plus besoin entre nous de fabriquer la feinte, ni de fabriquer la politesse; et nous n'éprouverons plus de pudeur les uns en présence des autres, ni de pudeur les uns à cause des autres."